



# Transcolorado

Catherine Gucher

RENTRÉE D'HIVER  
2017



Gaïa

# Transcolorado

Catherine Gucher

Au-dessus des grandes plaines du Colorado, le ciel est immense, et souvent trop bleu. Pour chasser les mauvais souvenirs et les angoisses qui montent, une fille un peu cabossée par la vie monte dans le bus. Le Transcolorado l’emmène jusqu’à l’arrêt des quatre montagnes, et puis elle rentre.

Dans un ranch il y a longtemps, elle aimait s’occuper des bêtes, et rêvait d’Appaloosa. Aujourd’hui elle glane dans les champs avec sa carriole, va chercher sa pension chaque mois au bureau des postes et télégraphes. Boit des cafés-whiskys.

Le jour où Tommy avec sa balafre et ses envies de sapins Douglas passe la porte du bar du bout de la route, elle sait que quelque chose s’avance qui peut changer un bout de son existence.

Catherine Gucher est née en 1961 à Chambéry. Elle consacre une quinzaine d’années au travail social, avant de se tourner vers la sociologie. Elle enseigne à l’université de Grenoble.

La littérature – tout particulièrement de Russie, du Nord, des Amériques – l’accompagne depuis l’enfance, comme fenêtre indispensable sur le monde.

*Transcolorado* est son premier roman.

Transcolorado



Catherine Gucher

Transcolorado

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Illustration de couverture :  
© Karina Vegas/Mark Sadlier/Arcangel Images

---

© Gaïa Éditions, 2017  
ISBN 13 : 978-2-84720-757-6

## I

Tommy disait toujours : « Si Adam et Ève n'avaient pas croqué la pomme... » Tommy, c'est au bar du bout de la route que je l'ai rencontré. C'était au début du mois d'octobre, un jeudi je crois. J'aime bien les jeudis car c'est le jour où je suis née. Même si ce n'est pas sûr, c'est ce qu'on m'a toujours dit. Ce jeudi-là, quand je suis sortie de chez moi, l'air était coupant comme un couteau d'Apache. En tout cas c'est ce dont je me souviens. Je n'ai jamais rencontré d'Apaches mais le type qui habitait à côté de la ferme de mes vieux à 36 kilomètres au sud-ouest de Denver me racontait toujours des histoires d'Apaches. Je me souviens encore de ces estafilades dont jaillissait le sang en rivière. Le soir je ne pouvais plus dormir et le moindre bruissement du grand peuplier à l'angle de la barrière me faisait croire à une attaque de Sioux. Je rallumais alors la veilleuse de ma chambre pour vérifier que je ne saignais pas. Au fond je crois que j'aurais bien aimé avoir un couteau d'Apache. J'aurais fait de longues entailles à tous ceux qui se moquaient de mes cheveux filasse et de mes poches trouées. Je ne l'ai jamais revu ce type mais je pense souvent à lui. Il a disparu un jour. Lorsque mon père est sorti pour donner à manger aux bêtes dans l'enclos, je l'ai entendu grommeler : « Il a tout fermé le bougre. » Je suis sortie et j'ai vu la maison du voisin, comme aveugle avec ses volets clos. C'était déjà le début de l'hiver et la première tempête de neige était annoncée. Ce qui était le plus inquiétant, c'était l'absence de fumée au-dessus de la cheminée. Mon père est rentré et il a dit : « Il est parti comme il était arrivé, par surprise. Faudra voir la suite. » Pour revenir à cette journée d'octobre où j'ai rencontré Tommy, il faisait beau, presque trop beau. Le ciel était si bleu qu'on se sentait un peu mal tout au fond de soi. Je n'aime pas les ciels trop bleus, cette lumière tranchante

et sans pardon, comme si tout était neuf... comme si rien du passé n'avait le droit de subsister. Il faut trouver la force de respirer dans cet air tranchant... avec cette odeur de pommes trop mûres et ces relents d'acide qui serrent à la gorge. Et il me vient souvent une envie de pleurer. Alors je file dès le matin au bar du coin pour mettre un peu de flou sur cette lumière trop crue. L'odeur du tabac, de la poussière et la sueur des hommes me rassurent un peu. C'est presque comme à la maison quand les gars étaient tous là, autour du café fumant, avec leurs vêtements de bouseux, presque raides à force de crasse, muets déjà, prêts à partir en équipe aux ordres de mon père, pour rassembler les poulains de l'année dispersés sur les pentes raides du versant nord de Pikes Peak.

Ce matin-là, quand j'ai senti, à peine éveillée, le biseau de l'air, je me suis habillée sans réfléchir et je suis partie boire mon café au bar du bout de la route. Parfois le café ne suffit pas à ma respiration alors j'y ajoute un ou deux whiskys, juste ce qu'il faut pour être vraiment bien. Le gérant du bar me connaît bien. Joe, il est comme un père pour moi. Quand je n'ai plus de quoi, il me fait crédit. Et on fait les comptes au bout du mois, quand je touche mon allocation. C'est même lui qui m'emmène jusqu'à Denver aux bureaux du district pour retirer l'argent.

Ce jeudi, j'ai vu trois gros pick-up au bord de la route et aussi une bêtaillère. Je suis bien sûre de moi parce que l'un des véhicules était flambant neuf et c'est très rare dans notre coin. Je me suis approchée pour voir : le siège côté conducteur était en cuir, sombre, mais tout de même rouge. Les autres étaient maculés de boue, comme toujours par ici : je ne les ai pas regardés. J'ai poussé la porte de la salle. Il n'y avait pas de bruit. Je n'ai pas fait attention au juke-box. Souvent des types tristes font jouer la machine le matin et



au bout d'un moment ils ronronnent en se balançant entre deux cafés-whiskys. Je sais qu'il ne faut pas les déranger alors. Mais ce matin-là, rien. Joe a hoché la tête vers moi et m'a demandé : « Comme d'habitude ? » J'ai acquiescé en silence et je me suis calée contre le poêle. Il était encore trop tôt dans la saison pour faire ces flambées bien franches d'hiver mais le frais s'imposait déjà. Joe entretenait de petites braises un peu sales à coups de sciure et de restes de palettes. Dans le coin, nous sommes devenus des champions du recyclage. Parce que c'est dur pour tous. Alors tout sert, parfois de façon inattendue. L'année dernière, on a même pensé à faire brûler des bouses. La bouse ce n'est pas ce qui manque ici. Mais, c'est le bois notre problème. C'est aussi pour ça que je viens souvent au bar, ça m'évite de chauffer chez moi. C'est toujours un peu d'économie.

Il était huit heures, je sirotais mon deuxième café-whisky quand la porte à tambour s'est ouverte et j'ai vu un drôle de type entrer. Tout le monde s'est retourné tant sa façon de se déplacer sans aucun bruit était oppressante. J'ai pensé : « Cette fois je vais peut-être rencontrer un Apache. » Il a traversé toute la salle, comme un chat. Il levait beaucoup les pieds et les jambes en marchant, si bien que j'ai pu voir la semelle de ses bottes, râpées, trouées à gauche. Il n'a regardé personne, s'est assis au comptoir et a demandé un grand café brûlant. Joe m'a semblé un peu impressionné. Il a remonté la température de la machine pour être sûr que le café soit vraiment chaud et il l'a servi. L'autre ne regardait personne, même pas moi, qui étais assise à son niveau, sur sa gauche. Je n'ai rien dit, même si à cette heure-là, j'ai déjà souvent envie de plaisanter ou de chercher chicane à une des grosses brutes de clients, du fait des cafés-whiskys. Mais là, à cause d'un signe entendu de Joe, j'avais compris qu'il fallait se taire. D'ailleurs tout le monde s'était retiré dans le fond du café. On avait l'impression d'être sur une île.

C'est drôle, cette impression m'est venue dès que ce type a poussé la porte. J'avais beau me dire qu'une île est au milieu des mers et non au fond d'une sale plaine du Colorado, il me semblait quand même qu'il n'y avait plus rien autour de nous.

Au bout d'un moment, j'ai senti comme une brûlure sur ma joue gauche et le long de mon cou. Je me suis retournée très lentement et j'ai regardé ce type. On ne pouvait pas dire s'il fixait ses semelles ou s'il me regardait mais moi j'étais sûre qu'il me voyait. Alors j'ai souri. Pas beaucoup, parce que sinon on voit mes dents noires et je n'aime pas ça, mais juste un peu, et j'ai levé les yeux. Et là, je l'ai reconnu. Parce que je l'avais déjà croisé. Et pour tout dire, je l'avais déjà remarqué. Un type qui marche comme un Apache, ça se remarque, surtout quand tous les autres traînent les pieds en soulevant des nuages de poussière.

C'était dans le bus Transcolorado qui sillonne l'État d'est en ouest. Un de ces vieux bus qui sont censés vous emmener d'un point à un autre, en toute sécurité. C'est du moins ce qui figure sur le petit panneau publicitaire décoloré qui se trouve au bord de la route à chaque arrêt. Souvent, on ne peut plus lire ce qui est inscrit sur la petite affiche tant la poussière et la pluie se sont acharnées, là comme ailleurs, dans ce pays violent. À l'arrêt des quatre montagnes, je suis souvent la seule. Il faut dire qu'il n'y a même pas un petit toit de tôle pour s'abriter du froid et de la pluie et pas d'arbre non plus pour se protéger du soleil en plein été. Mais c'est toujours là que j'attends ce bus. J'aime bien être seule au milieu de tout ce rien, quand le ciel est trop bleu. Parfois je m'assieds au bord de la route et je me sens déjà mieux. Parce que le ciel trop bleu me fait mal quand je suis seule chez moi. Mais à cet endroit, je sais que quelqu'un va venir et s'arrêtera pour moi. Je le vois arriver de loin le bus,

parce qu'il n'y a rien dans cette plaine qui stoppe le regard. Hormis quelques pick-up défoncés, le bus Transcolorado est le seul engin à moteur à sillonner la route 55. Quand il s'approche, un nuage de poussière m'enveloppe et me fait tousser. Le chauffeur me connaît bien à force de me voir là. Il me fait un petit signe de la main, ouvre la porte devant et me laisse monter. Parfois, je paie le trajet mais d'autres fois, d'un hochement de tête, il m'ouvre le passage et je vais m'asseoir tout au fond, là où on sent le mieux les trous de la route. Le vieux diesel peine toujours un peu à redémarrer mais, au bout d'un moment, le moteur trouve son plein régime et je m'endors. Je dors parfois jusqu'au bout du trajet. C'est le chauffeur qui vient me réveiller parce que je n'ai pas entendu le moteur s'arrêter. En hiver, il fait déjà nuit et je dois attendre deux heures pour prendre l'autre bus qui repart en sens inverse. À ce terminus, il y a un petit hangar de bois et de tôles. C'est un étranger qui s'est installé là. On dit qu'il vient du Nord mais moi je crois qu'il vient de nulle part ou alors de l'ombre. Quelquefois, le local est ouvert et il sert des cafés-whiskys ou de la bière aux forestiers qui sont sur le trajet de Grand Junction pour le week-end. Je n'aime pas entrer seule dans cet endroit à cause de tous ces hommes à la mine sombre, alors le plus souvent je préfère attendre dehors le bus qui me ramènera à Crook. C'est seulement quand le chauffeur me propose d'entrer avec lui que je franchis la porte.

Je me souviens maintenant que c'est dans ce bus que j'ai remarqué le type qui vient d'entrer au bar du bout de la route. Parce que ce n'est pas vraiment vrai que je dors tout le temps du trajet. De temps en temps quand le bus s'arrête et qu'il tousse bruyamment pour reprendre son souffle, j'ouvre un œil pour voir les gens monter. Le jour où j'ai aperçu cet homme, la porte du bus s'était ouverte et je n'ai rien vu ni entendu. Ce n'est que lorsque le car

est reparti que j'ai découvert que le siège devant moi était occupé. Et lorsqu'il a tourné la tête vers le dehors à travers la vitre toute rayée, j'ai vu une large cicatrice sur son profil gauche. C'était comme une traînée blanche au milieu de tout le sombre de sa barbe mince. Et j'ai pensé au couteau d'Apache.

Maintenant qu'il est là, tout près de moi, cette balafre me fait mal. Joe me sert un troisième café-whisky et me regarde avec insistance. Je voudrais bien dire non pour le café-whisky mais j'ai encore envie. Voilà un bout de temps que je me suis habituée. La première fois, c'était à la ferme, un soir de tempête. Mon père avait travaillé à rassembler les poulains de l'année toute la journée sur le versant nord du grand torrent. Ses hommes étaient fatigués d'avoir chevauché depuis l'aube. C'était la fin de la saison. Vers midi, ils se sont arrêtés juste au-dessous du rocher des Tordus pour faire le méchoui d'octobre. Les hommes ont fait une sieste autour des dernières braises du feu et quand ils ont relevé la tête, le temps était passé trop vite. Deux petites heures volées à la vie qui court et la tornade était sur eux. Les chevaux ont commencé à hennir, à ruer et à filer au grand galop sous le vent. Ils étaient déjà insaisissables mais les hommes n'ont pas voulu renoncer. J'ai compris ce jour-là qu'on paie très cher parfois le fait de tenir la dragée haute à la vie. Sûr qu'il aurait fallu rentrer le plus vite possible et laisser les bêtes se débrouiller dans la tourmente. Mais ils ne voulaient pas que la journée soit perdue alors ils se sont acharnés des heures durant dans le vent qui soufflait comme un forcené et sous la pluie battante. Ils ne se sont arrêtés que lorsque le brouillard est monté et que la pluie s'est transformée en déluge de glaçons. Mais il était déjà trop tard. Quand ils sont arrivés à la maison, il en manquait deux. Ellis avait disparu sans laisser trace mais le pire, c'était la chute du vieil Harry sous la barre rocheuse du Démon.

Il avait plongé avec son cheval à cause du brouillard, sans un bruit d'abord, et puis ils avaient entendu le hurlement final. Ce soir-là, ils étaient tous auprès du feu dans la grande salle, fumant de sueur et de pluie et j'ai vu mon père pleurer. Ma mère a fait du café-whisky et mon père a dit : « Pour tous, même toi gamine, tu peux ce soir. » J'avais douze ans. Je me souviens que j'ai trouvé le breuvage amer mais je l'ai bu quand même, pour être avec les autres. Et après quand ma mère est morte, au bout de deux ans de souffrances, j'ai trouvé que le café-whisky rendait la vie moins saumâtre et desserrait la gorge.

En tout cas ce matin-là, au bar du bout de la route, quand Joe m'a servi le troisième, je n'ai pas dit non. Le type s'est approché de moi et il a dit : « Celui-là est pour moi » et puis il s'est éloigné à nouveau. Moi, je n'osais pas le regarder vraiment mais je sentais sa présence et ça me faisait du bien. Je me suis dit que je ne serai peut-être pas obligée de prendre le Transcolorado aujourd'hui, malgré le ciel si bleu. C'est comme ça que tout a commencé.

J'ai quitté le bar à onze heures pour travailler un peu. La saison est bonne pour se faire un peu d'argent. Je fais le tour des champs et je ramasse tout ce que je trouve : les épis restants, la paille aussi, parfois trois champignons sur la bordure d'une haie et les bouses pour le chauffage. J'ai une petite carriole que je pousse devant moi et le soir je cherche à fourguer ma marchandise. Elle ne vaut pas très cher mais c'est toujours un peu de monnaie en plus de la pension. Avec, je paie le ticket pour le bus.

Quand je suis rentrée chez moi à la fin du jour, je n'ai même pas allumé la lumière. Il faisait pourtant déjà sombre. Je n'arrêtais pas de penser au type à la balafre. J'essayais en vain de me souvenir de la couleur de ses cheveux. À bien y

réfléchir, je crois que ce type était blond, couleur paille, peut-être un peu gris. Je dis ça parce que je n'aime pas les bruns : ils me font un peu peur. Et là c'était sûr qu'il ne me faisait pas peur. Je ressentais juste un peu de crainte à cause de sa façon de marcher sans bruit. Je me suis endormie très tard. Le jour se levait déjà mais malgré la fatigue j'étais debout à mon heure habituelle pour aller au café. Je ne prends jamais rien chez moi avant de sortir. Je n'aime pas rester entre ces quatre murs. La vie y est trop certaine. J'ai parfois l'impression d'être enfermée, comme dans un tombeau. Je sais d'avance ce que seront mes journées, celle d'aujourd'hui mais aussi celles de demain et d'après-demain. Tandis que dehors, on peut toujours espérer. Je ne sais pas bien quoi mais espérer que la vie change peut-être, que quelqu'un vienne. D'ailleurs le type est venu.

Quand je suis arrivée au bar, il était déjà là, à la même place que la veille. J'ai vérifié : ses cheveux sont plutôt gris. Je n'ai pas vu ses yeux tout de suite. Joe m'a servie, comme d'habitude et je me suis assise près du poêle. J'avais froid de n'avoir pas assez dormi. Il faudrait peut-être que je prenne le bus pour réparer ça. J'étais plongée dans mes pensées sombres du matin quand j'ai entendu : « Si Adam et Ève n'avaient pas croqué la pomme... on n'en serait pas là. » Je me suis retournée et je l'ai vu secouer la tête. J'ai tout de suite pensé qu'il avait raison mais je ne savais pas bien pourquoi. Il a remis son chapeau et il est sorti. J'ai regardé par la fenêtre crasseuse et j'ai vu le brouillard se lever. Je me suis sentie mieux. Je suis sortie aussi. Il était là devant la porte. Il m'a regardée et il m'a dit : « On se fait un Transcolorado. » Je n'étais pas sûre d'avoir assez de monnaie pour payer la place mais je ne pouvais pas dire non. Ce serait la première fois que je prendrais ce bus avec quelqu'un, je veux dire quelqu'un qui m'accompagnerait. On a marché un peu vite car le brouillard était froid et humide. Il avançait comme

un chat en silence, en levant très haut ses jambes maigres et j'avais du mal à le suivre. J'ai pensé qu'il avait de l'allure et que le chauffeur serait bien étonné de me voir avec lui. On a attendu un peu, juste une poignée de minutes et c'était bien ainsi car s'il avait fallu rester dans ce brouillard plus longtemps, je n'aurais peut-être plus trouvé le courage de faire cette route avec lui. Cette traversée c'était la mienne. Je ne l'avais jamais partagée. C'était celle de mes jours sombres et des araignées dans la tête. Mais ce matin-là, je n'étais pas triste, juste un peu engourdie. Je ne comprenais pas vraiment ce qui m'arrivait mais au fond j'étais assez d'accord pour essayer. On ne peut pas savoir avant. Mais je pensais quand même à Adam et Ève et à cette histoire de pomme et je me disais : « Faudrait pas se tromper comme eux. » En tout cas, il avait l'air prudent ce type et tant mieux. Le bus est arrivé et nous sommes montés. Il a enlevé son chapeau pour saluer le chauffeur et a payé pour nous deux. J'ai dit merci mais il a balayé mes pauvres mots hésitants d'un geste de la main. Et il s'est dirigé vers le fond et s'est assis exactement là où je m'assieds d'habitude. Le diesel a craché toute sa fumée et le car s'est ébranlé. Je ne savais pas quoi dire, alors j'ai fait comme toujours. Je me suis calée contre la vitre et j'ai regardé le paysage défiler. Nous étions seuls dans ce taco. Je sentais que le chauffeur donnait de temps en temps un coup d'œil dans son rétroviseur et je n'étais pas très à l'aise. Alors pour oublier tout ça, j'ai fermé les yeux et je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, nous étions aux quatre montagnes, le bus était à l'arrêt et le type n'était plus à côté de moi. Le chauffeur était sorti aussi. J'ai trouvé que c'était chouette un type qui vous laisse dormir tout le long du trajet autant que vous voulez. Je ne suis pas descendue et j'ai attendu. Il est revenu avec un café-whisky à la main et me l'a offert. J'ai senti les larmes couler le long de mon visage et j'ai eu peur qu'il y ait des traces noires car je ne m'étais pas vraiment récurée depuis plusieurs jours. Il a

dit : « Le chauffeur est d'accord, on va jusqu'à Montrose. » Je n'étais jamais allée aussi loin et la peur s'est mise à ramper le long de mon tube digestif, comme une petite bête. J'ai toussé un bon moment. Il me regardait un peu gêné mais n'a rien dit. Alors j'ai souri, lui aussi, et on a dit en même temps : « D'accord. »

Le conducteur est arrivé et nous sommes repartis. Cette fois-ci, je ne dormais plus. Je sentais comme une colonie d'insectes crapahuter dans mon intérieur. Je ne les connaissais pas ceux-là. Ça me donnait presque envie de rire mais je me suis contentée de me retourner et de lui sourire. Il m'a regardée loin dans les yeux, a posé sa grosse main sur la mienne en disant : « On m'appelle Tommy. » J'ai voulu aussi lui dire mon nom mais je l'avais perdu. Depuis le temps qu'on ne m'appelait plus que la fille de la route. J'ai cherché, cherché du côté de la maison de mon père et je me suis souvenue qu'il m'appelait Dan. Alors j'ai dit : « Moi c'est Dan. » Il a souri et j'ai vu qu'il lui manquait une dent sur le devant. Ça m'a fait plaisir parce que je n'aurai peut-être pas besoin de cacher mes dents noires.

On a roulé encore deux heures. Nous n'avons plus rien dit parce qu'au fond il n'y avait plus rien à dire. Nous savions l'essentiel. Pour le reste, c'était bien trop long pour des gens comme nous. Heureusement depuis quelques années, de mon côté, il ne s'était rien passé. Toujours la même vie, pas vraiment drôle mais au moins, on a le temps de s'habituer. C'est pour ça que j'étais malgré tout inquiète. Je ne savais pas ce qui allait se passer et je craignais de ne pas avoir assez l'habitude des changements.

Au bout d'un moment, le chauffeur s'est tourné vers nous, il a fait un signe de tête à Tommy et nous sommes descendus. Les araignées de la peur sont revenues. Elles grimpaient



comme des folles sur toutes les parois de mon corps. J'étais tétanisée sur un trottoir visqueux. J'ai voulu me retourner pour repartir dans le bus que je connaissais mais il était déjà loin. J'ai commencé à pleurer, doucement d'abord et puis de plus en plus fort. Tommy a dit : « Ne t'en fais pas, c'est le brouillard. Dans un moment ça ira mieux. » Il a pris ma main et nous avons marché. C'était comme une ville au début mais finalement pas tellement. Tommy m'a dit le nom de l'endroit. C'était joli, ça sonnait bien dans sa bouche. Et il a ajouté : « C'est un bel endroit ici, il y a tout ce qu'il faut pour des gens comme nous. » Au bout d'un moment j'ai bien vu que cette ville n'était pas si grande que je l'avais craint. Il n'y avait presque pas d'autos dans les rues mais j'ai repéré un bâtiment de postes et télégraphes. J'aime beaucoup les postes. Mon père m'emmenait toujours avec lui pour poster des lettres et recevoir des colis. C'était la fête quand on ouvrait les colis. En général c'était du matériel pour le ranch mais il y avait toujours quelque chose pour moi : un crayon ou une gomme et parfois même un livre.

Mon père voulait que je sois instruite. Il disait toujours : « L'instruction, c'est ce qui fait la différence. » Il y a bien longtemps que j'avais oublié tout ça. J'ai souri et Tommy m'a demandé : « Ça ira ? Si tu veux on remet ça à une autre fois maintenant que tu as vu l'endroit ? » J'ai répondu : « Je crois que je préfère. » Alors on a marché encore un peu, et puis on est retournés attendre le bus et on est rentrés. Quand nous sommes arrivés, la nuit était bien épaisse. Il a dit : « Tu veux que je t'accompagne » et j'ai répondu : « Non j'ai l'habitude. » J'étais déjà trop secouée à l'intérieur. Il me fallait du temps, seule avec moi-même, pour me reprendre. Je n'ai même pas pensé qu'il n'avait peut-être pas d'endroit où aller parce que je crois que les hommes se débrouillent toujours jusqu'à ce qu'ils meurent. Après bien sûr, il est trop tard pour s'en préoccuper mais jusque-là ils peuvent s'arranger avec la vie. J'ai bu un peu, pas tellement. Il me

restait un fond de bière. C'est drôle, l'alcool endort les araignées. Alors après, j'ai pu réfléchir. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qui m'arrivait mais j'étais bien avec ce type. Je pensais à ses bottes et à son chapeau, et aussi à sa façon de se déplacer. J'ai cherché à me souvenir de ce que le voisin racontait des Apaches mais je n'arrivais plus à rassembler mes idées. Et au fond quelle importance. Je me suis endormie sur la caisse qui me servait de table et puis je me suis réveillée. Je venais de rêver de mon père et j'étais bouleversée. Je l'ai entendu me dire : « Tout est bien. » Alors j'ai dormi à nouveau.

Le lendemain j'étais au bar avant lui. Il est entré, est venu vers moi et m'a annoncé : « On ira demain », et moi sans hésiter j'ai enchaîné : « C'est d'accord. » Il a mis sa main sur mon épaule et nous avons bu ensemble notre premier café-whisky. Il faisait beau ce jour-là, très beau. Il a dit : « En attendant, si on allait faire un tour sur les hauteurs ? » Je ne savais pas bien où mais c'était d'accord à cause de mon père cette nuit, alors j'ai dit oui. Il est allé demander à Joe s'il pouvait nous prêter sa vieille casserole. C'est sûr que le pick-up était défoncé mais au moins on roulait. Au début, la route était encore goudronnée même s'il y avait quelques grosses ornières dans lesquelles dormait encore un peu de boue. Et puis très vite, nous nous sommes retrouvés sur une sorte de piste, pleine de poussière. Je ne disais rien et Tommy non plus. En fait, je m'exerçais dans ma tête à prononcer son nom, histoire de voir s'il convenait pour moi. Tout était désert autour de nous. De temps en temps, une pierre venait cogner le bas de caisse mais Tommy ne disait rien. Au bout d'une heure, il a murmuré : « C'est ici que ça commence. » Je ne savais pas quoi mais je n'ai rien osé demander. J'ai ouvert grand les yeux pour essayer de voir ce qui commençait ici et ce n'est qu'au bout d'un moment que mes yeux écarquillés ont vu. Au début ce n'était encore que quelques fayards, aux troncs presque blancs, et puis

rapidement sont venus les sapins du Nord. Tommy a dit : « Ce sont les Douglas, les plus beaux de tous. » Je l'ai regardé et j'ai eu l'impression que ses yeux étaient rouges mais je n'ai rien dit. Alors il a continué. « Il y en avait des centaines de milliers plus haut. Ils sont en train de se faire bouffer par une putain de saloperie. » Je lui ai demandé : « Ce sont des araignées qui les rongent ? » Tout étonné, il s'est tourné vers moi : « Comment tu sais ça ? » Alors j'ai juste souri. Maintenant je m'en foutais qu'il voie mes dents noires. On a roulé encore un peu et puis il a arrêté le pick-up sur une sorte de plate-forme. La terre était rouge à cet endroit. Il y avait peut-être là du sang d'Apache. Et juste à ce moment-là, il m'a montré sa balafre et a marmonné : « Ça, c'est ici que c'est venu. » Et il s'est engagé dans une travée creusée au milieu des arbres. Je ne sais pas combien de temps on a marché mais je m'étouffais à force de respirer trop fort cet air coupant. Il s'est soudain arrêté, m'a regardée pour la première fois depuis qu'on était sortis de la voiture et m'a dit : « Je crois que c'est assez pour toi. C'était juste pour que tu saches. C'était ma vie ici, au milieu de ces arbres. J'en ai coupé des tonnes mais j'en ai aussi soigné quelques-uns. Pendant des années. Et maintenant c'est fini tout ça. L'office des quatre montagnes a tout liquidé. L'exploitation ne rapportait pas assez. Ils vont tout raser au bull pour faire une station pour des crétins de Denver qui viendront s'éclater en vacances. J'ai cassé la gueule au boss et j'ai récolté cet insigne de guerre mais ça n'a rien changé. »

Je ne l'avais jamais entendu causer aussi longtemps. Je m'étais assise par terre, juste à côté d'une de ses bottes, pendant qu'il parlait et maintenant je serrais sa jambe contre moi. Il a caressé mes cheveux, a posé son chapeau sur ma tête et a juste dit : « Il fait pas chaud et t'as bien sué. Faudrait pas que tu tombes malade maintenant que tu es là. » Je ne suis pas bien sûre d'avoir compris ce qu'il voulait dire mais j'ai senti à nouveau les insectes se manifester. Et j'ai rentré

ma tête dans le col de mon pull-over parce que je ne voulais pas qu'il me voie. Je l'ai entendu jurer et courir derrière son chapeau qui roulait dans la descente. Je me suis attendue à recevoir une gifle bien pesée mais il est simplement revenu près de moi, presque à genoux, et il a dit : « Tu sais, faudra prendre soin de mon chapeau. Avec les bottes c'est tout ce qui me reste de cette vie-là. Même le couteau je l'ai largué. C'était trop dangereux. On ne sait jamais ce qui peut passer par la tête. »

Et on est redescendus sans un mot jusqu'à la voiture sur le terre-plein. Il est resté muet pendant toute la route et lorsqu'il m'a déposée devant chez moi, il a juste prononcé ces mots : « Demain le bus, prends ce qui compte. »

Je ne suis pas rentrée tout de suite dans mon appartement. J'ai traîné sur mes chantiers habituels mais je n'avais pas la carriole. De toute façon, la saison était presque finie. Il ne restait même pas un épi de maïs. La nuit est vite venue. Je suis allée voir Joe au bar du bout de la route. Il m'a regardée et m'a dit : « Je crois bien que tu as une chance. » Et il m'a servi un café-whisky. Il a ajouté : « J'aimais bien te voir tous les jours mais je crois que ce n'est plus une vie pour toi ici. Parce que t'as passé l'âge. Je t'en sers encore un dernier. Tu nous manqueras quand même. » C'est là que j'ai compris que si je prenais le bus avec Tommy le lendemain, je ne reviendrais plus ici. J'étais bizarrement calme, un peu comme si tout ça ne me concernait pas. Joe a ajouté : « Tu seras sur place pour la pension. »

C'est comme ça que j'ai quitté ma zone des quatre montagnes, et le bar du bout de la route. J'ai aussi laissé ma carriole. Je l'ai donnée à Joe à cause de tous les cafés-whiskys qu'il m'avait offerts ces dernières années. Lorsque le car est arrivé, j'attendais depuis un moment déjà. J'avais ramassé toutes mes affaires dans un sac-poubelle presque propre que

j'avais trouvé à la cave. Il faisait froid ce matin-là. J'avais enfilé les uns sur les autres tous mes tricots de coton.

Tommy est arrivé, il s'est approché de moi, a mis son bras autour de mes épaules et a dit : « On y va. » Joe était devant sa porte et il a applaudi. Et puis le car est arrivé et nous sommes partis. Je ne me suis pas retournée. Il n'y avait rien à voir et rien à dire non plus. J'habitais là depuis quatre ans.

Dans le bus, j'étais tranquille. Calée à ma place habituelle, je sentais Tommy à côté de moi. Ça faisait comme une chaleur de couveuse. Je n'avais pas vu de poussins sous les lampes depuis longtemps. C'était à l'époque de mon père, dans les fermes. Il prenait toujours grand soin de tous les nouveau-nés, vaches, poulains, poussins... Enfin, avec toutes mes années passées, je ne pouvais pas prétendre être nouveau-née. Mais c'était à cause de Tommy que je repensais à tout ça.

Quand le bus s'est arrêté, Tommy m'a pris la main et m'a emmenée directement où il voulait aller. C'était dans la troisième rue, pas très loin du bâtiment des postes et télégraphes. Lorsque nous nous sommes approchés, j'ai vu de loin le panneau « à louer ». C'est là que j'ai compris. Un type nous attendait devant le bloc B au n° 33. 33 me semblait un bon présage. Au 33, on meurt ou on ressuscite. J'avais en tête quelques souvenirs de religion et de l'histoire de cet illuminé qui était mort à 33 ans. À l'époque, je trouvais ça terrible. Par la suite je me suis souvent dit que c'était déjà long d'aller jusqu'à 33 ans. Je suis tout de même arrivée à faire mieux puisque j'ai maintenant 35. Tommy m'a poussée du coude et on a suivi l'homme de l'agence dans l'escalier. Heureusement il n'y avait pas d'ascenseur. Je n'aurais pas pu. On a monté deux étages, le type a sorti un trousseau de clefs de sa sacoche noire et nous sommes entrés. Je suis tout

de suite allée à la fenêtre. De la pièce principale, on voyait le haut du bâtiment des postes et télégraphes. C'était déjà un bon signe. Je suis revenue dans l'entrée et j'ai remarqué une patère en vieux bois juste derrière la porte. Et j'ai pensé que c'était exactement ce qu'il fallait à Tommy pour accrocher son chapeau. Tommy écoutait tranquillement les explications du type de l'agence. Il a juste demandé : « Combien ? »

L'autre a répondu deux cents et Tommy a dit oui sans me regarder.

C'est comme ça que ça s'est passé. À partir de ce jour, je n'ai plus jamais entendu Tommy répéter « si Adam et Ève... ». Au début j'étais un peu perdue mais les arachnides qui se promènent dans ma tête, ne se sont pas manifestés. J'étais juste comme dans du coton. Il a fallu trouver quelques meubles. Aux postes et télégraphes, ils nous ont indiqué l'adresse d'un hangar, deux rues plus loin, où on pourrait dégotter pour pas cher tout ce qui manquait. En fait nous n'avions presque rien.

Ce qui me plaisait le plus dans cet endroit, à part la fenêtre d'où l'on voyait les postes et télégraphes, c'était le placard dans l'entrée. J'y ai planqué toutes mes affaires. J'ai juste laissé un peu de place pour les bottes de Tommy. Et la vie a changé. À cause de cet appartement du bloc B au n° 33 de la troisième rue.